

*ire*  
*ent*



# Le silence du Doubs



Alain Freléchoux

# Le silence du Doubs

Roman



ÉDITIONS  
CABÉDITA  
2013



## REMERCIEMENTS

L'éditeur tient à exprimer sa reconnaissance  
au Gouvernement de la République et Canton du Jura  
pour le soutien qu'il a apporté à la réalisation de cet ouvrage.



**JURA CH**  
RÉPUBLIQUE ET CANTON DU JURA



Couverture: Archives « Citroën Communication »

© 2013. Editions Cabédita, CH-1145 Bière  
BP 9, F-01220 Divonne-les-Bains  
Internet: [www.cabedita.ch](http://www.cabedita.ch)

ISBN 978-2-88295-676-7



ver  
Il é  
cor  
tor  
pro  
enl  
bui  
inf  
no  
dép  
çai  
et j  
deu  
sité  
le s  
mê  
cho  
et s

naï  
fait  
rive  
ent

19  
au  
pér  
bo

## Chapitre 1

Franciszek reboutonna sa braguette et s'apprêta à remonter vers la route. Ses deux camarades l'y attendaient en devisant. Il était descendu se soulager derrière un arbre légèrement en contrebas. Un des rares feuillus de ce haut plateau, maigre et tordu, sous lequel quelques vaches paissaient, oubliées par leur propriétaire et indifférentes au chaos environnant. Comme il enlevait son calot pour s'éponger le front, il avisa au pied d'un buisson un journal, ou plutôt ce qu'il en restait. Un papier informe que l'orage de la veille avait détrempé, et qu'un des nombreux fuyards avait dû dans sa hâte jeter là. Il le prit et le déplia tant bien que mal. Il ne parlait que quelques mots de français, mais comprit sans mal le titre en première page. Il pesta et jura, serrant le journal dans sa main, puis grimpa le talus en deux enjambées. Jan et Stanislaw le regardèrent avec une curiosité mêlée d'ironie. Leur jeune camarade avait le sang chaud, ils le savaient. Fuir ne lui plaisait guère. A eux non plus, d'ailleurs, même si la précipitation des événements ne leur laissait pas le choix. Ils ne faisaient que suivre le mouvement. Obéir aux ordres et suivre la troupe.

Franciszek tendit le torchon de papier à Jan. Celui-ci, Polonais d'origine, vivait en France depuis son enfance et parlait parfaitement le français. Franciszek et Stanislaw, eux, venaient d'arriver de Pologne, via la Roumanie. Tous trois parlaient polonais entre eux.

Jan put déchiffrer la date du quotidien : l'édition du 11 juin 1940 du *Lorrain*. Il lut à haute voix le titre qui s'étalait en grand, au goût douteux autant qu'amer : « Les troupes teutonnes ont pénétré hier matin en Hollande, en Belgique et dans le Luxembourg. »

Jan lâcha une bordée.

– Teutonnes... teutonnes!... Ils feraient mieux de les prendre au sérieux les Teutons!

Il rejeta le journal dans la direction du buisson, puis s'écarta pour laisser passer une voiture et un groupe de cyclistes. Il traduisit pour ses camarades les quelques lignes qu'il avait lues, mais tous trois savaient parfaitement à quoi s'en tenir. D'ailleurs, ils n'avaient qu'à regarder autour d'eux...

Une cohorte ininterrompue de civils se ruait depuis deux jours sur les routes étroites du plateau, tentant de rejoindre les postes frontaliers avec la Suisse. Vu d'avion, cet exode ressemblait à la périphérie d'une fourmilière, sur les chemins de laquelle des milliers d'individus se précipitaient à la rencontre du salut. Des fourmis désordonnées, découragées, hagardes, salies par les intempéries et les bombardements. A mesure que la fatigue les rongait, que la poussière des routes les asphyxiait, que la menace des bombardements se rapprochait, le découragement les gagnait. Certains, exténués par les charges qu'ils tiraient, se laissaient glisser sur le bord de la route pour se reposer un instant, perdant par là un temps précieux. Les plus chanceux avaient une auto, les plus démunis un char à bras supportant toute leur fortune : un canapé, deux matelas, trois casseroles. Le tout brinquebalant dans les ornières, retenu par la grand-mère ou le dernier rejeton trop faible pour marcher. Des gens à bicyclette, les porte-bagages déformés par leur fardeau, tentaient de se frayer un passage parmi le flot de piétons. D'autres, tenant par la longe un cheval ployant sous la charge, enfonçaient l'herbe des bas-côtés afin d'éviter les obstacles. Des enfants aux mines résignées, conscients de la gravité du moment, trimbalaient les effets les plus légers. Des vieillards et des infirmes grimaçaient de douleur et d'harassement, tenaillés par la peur de ne pas pouvoir atteindre cette frontière pourtant si proche où les attendrait quelque parent ou ami.

– Cinq semaines ! fit Franciszek. Il aura fallu cinq semaines aux Allemands pour laminer les troupes françaises ! Cinq semaines

pour les acculer aux frontières et les obliger à fuir... Nom de Dieu! tonna-t-il.

– Et nous avec! N’oublie pas qu’on est là, tout de même! répliqua en polonais Stanislaw. A se demander à quoi on sert d’ailleurs, dans cette débandade!

– A rien justement, c’est bien ça qui m’agace! Dire qu’on a été déplacés ici depuis chez nous, pour rien. Qu’on a traversé une bonne partie de l’Europe pour aider les vaillantes troupes françaises à nous venger. Tu parles de représailles, tiens! Hitler doit bien se marrer à voir à quoi il se heurte depuis un mois. Des barrages en carton-pâte, des lignes imaginaires, des troupes désordonnées...

Il marqua un temps d’arrêt, reprenant son souffle, puis reprit aussitôt:

– Trente mille hommes venus de Pologne, cinquante mille Polonais de France, tout ça organisé par un gouvernement en exil... En exil où, d’ailleurs?

– A Angers, enfin... aux dernières nouvelles, c’était là... fit Jan, plus au courant des affaires franco-polonaises.

– C’est où Angers? demanda Franciszek.

Jan indiqua du menton la direction de l’ouest.

– Ils devront bientôt déménager, non, si les Allemands arrivent?

– Sûrement... Ils partiront pour Londres, ils n’ont guère le choix...

– Ouais, conclut Franciszek, mais notre seul exil à nous, c’est la Suisse! Il faut l’atteindre sans tarder! fit-il en se retournant comme s’il avait pressenti quelque chose.

Au même moment, plusieurs explosions lointaines se firent entendre, à une dizaine de kilomètres de là, amplifiées par les vallées du Doubs et du Dessoubre. La chaîne humaine s’immobilisa un instant en entendant tonner l’artillerie, puis reprit sa marche. Les pilonnages se rapprochaient d’eux de jour en jour, les échos des déflagrations devenaient un bruit de fond auquel tous s’étaient déjà habitués. Certains, ceux qui venaient

de loin, étaient depuis des semaines sur le chemin de l'exode, rallongeant leur itinéraire au fur et à mesure que l'ennemi se faisait plus pressant. Ils n'avaient pas de but précis, si ce n'était de gagner un lieu sûr : soit le sud du pays, soit l'étranger ; les événements en décideraient.

Tous trois reprirent leur marche, s'insinuant dans le cortège. Ils avaient perdu le contact avec leur division depuis le matin, alors qu'un accident les avait obligés à porter de l'aide à un malheureux. Celui-ci avait été renversé par une voiture, qui, en voulant éviter son cheval, l'avait renversé. Frappé de plein fouet par la Juvaquatre, le paysan gisait à terre. Sa femme pleurait et criait, hagarde, les enfants hurlaient en regardant leur père se crispier de douleur. L'automobiliste, interdit, regardait la scène sans comprendre. Les trois soldats, qui fermaient la marche de la troupe, étaient intervenus. Une poignée de passants s'étaient bien arrêtés, hésitant sur la conduite qu'ils devaient adopter, puis, voyant les soldats prendre la chose en main et sentant la frontière proche, avaient continué leur périple. Le train avant de la Renault enfoncé, les deux roues bloquées, ils avaient dû la déplacer à la force des bras sur le bas-côté de la route. La laissant en équilibre instable sur le talus, ils s'étaient occupés du blessé. Il devait avoir une jambe cassée. Ils l'avaient installé dans l'herbe du mieux qu'ils pouvaient. Comme aucun d'entre eux n'avait la moindre connaissance en médecine, ils s'étaient mis en quête d'un docteur. Un homme d'une soixantaine d'années s'était bientôt signalé à eux et s'était porté au secours de l'éclaté.

Ils avaient repris leur route une bonne heure plus tard, mais la troupe avait bien évidemment disparu. Du reste celle-ci s'était étirée au fil des kilomètres depuis Maïche, où de violents combats l'avaient mise en déroute. Le signal avait été donné de battre en retraite. Les mots de *frontière*, *Suisse* et *asile* avaient été évoqués...

Les soldats, déjà découragés par les vains combats, impuissants devant la pression ennemie, étaient vaincus par la fatigue. Les dernières semaines avaient été exténuantes, faites de fuites

incessantes. La chaleur étouffante des jours et la moiteur orageuse des nuits d'été avaient transformé le tissu des uniformes en carton. Souvent les soldats devaient s'arrêter. Ils s'asseyaient dans l'herbe encore détrempeée afin de se déchausser. Leurs brodequins de vieux cuir, mi-montants et cloutés, dataient de vingt ans au moins. S'ils tenaient bien le terrain mouillé, ils glissaient sur les surfaces dures. Confortables, ils s'imprégnaient cependant de l'humidité du sol et de vieux journaux faisaient office d'isolation. On déposait alors le sac et les musettes pour se reposer quelques minutes et se désaltérer.

Aujourd'hui pourtant, le problème ne se posait pas. Le beau s'installait. Les orages semblaient derrière. Pas un nuage ne venait ternir le bleu du ciel. Il faisait très chaud en cette matinée du mercredi 19 juin.

En temps normal, les foins allaient débiter. Mais d'autres préoccupations accaparaient les gens de la campagne. Les uns avaient retardé au maximum leur exode, ne se résignant qu'au dernier moment à quitter leurs terres, les autres, plus prévoyants peut-être, ou plus pessimistes, s'étaient préparés dès les premières estocades aux abords du Doubs. Souvent, les habitants des fermes avaient de la famille en Suisse, sur le plateau opposé, à une ou deux lieues à vol d'oiseau. Ils pouvaient s'y rendre en une journée, emmenant matériel et bétail.

Franciszek tâta avec satisfaction ses vêtements. Le soleil de la matinée avait rendu au tissu une certaine souplesse. Il enleva sa capote, qui lui tenait trop chaud.

– Pas trop tôt que ça sèche enfin ! fit-il. Cet uniforme français n'est pas pratique. D'ailleurs, il n'est pas très beau, non plus...

Jan acquiesça :

– Oui, heureusement que nous avons un signe distinctif ! Si on crève sur le champ de bataille, on saura tout de même qu'on est Polonais !

Il avait dit cela en riant mais Stanislaw marmonna quelque chose et Jan reprit aussitôt son sérieux.

Franciszek, en guise de réponse, enleva son calot et dépous-  
siéra machinalement l'aigle qui en garnissait le devant.

Ils tentèrent de rejoindre la troupe. Leur division comp-  
tait environ 13 000 hommes, tous Polonais, dont une partie se  
dirigeait maintenant vers Goumois. Les derniers d'entre eux  
devaient avoir au moins un kilomètre d'avance. Dans la cohue  
ambiante, il n'était pas aisé de remonter la file. Les incidents  
étaient nombreux. Il n'était pas rare de voir un matelas s'écraser  
sur la route, entraînant parfois une avalanche de vaisselle mal  
arrimée, agrémentée d'un chapelet d'imprécations et de plaintes.  
Ils tablèrent sur le fait que les soldats devant eux étaient aussi  
retardés par les civils.

Mais la motivation des hommes était largement entamée par  
la perspective d'un exil forcé ; se rendre aux autorités helvétiques  
ne les enchantait pas.

– Qu'est-ce qu'il a dit en fait, ton général ? demanda tout à  
coup Franciszek, en se retournant vers Jan.

– Je ne l'ai pas entendu moi-même, fit Jan. C'est en partant ce  
matin que j'ai entendu les jumeaux, ceux de Krosno, tu sais, les  
deux frères...

– Oui, oui, je vois, les jumeaux de Krosno, le coupa Franciszek.  
Que disaient-ils ?

– Ils connaissent Prugar-Ketling, vu qu'il est du même coin.  
Comme il est très proche de ses hommes, quand il a vu les  
jumeaux, c'était... heu, hier soir, il est venu les saluer...

– Et alors ?

– Alors il leur a dit que les nouvelles étaient mauvaises. C'est-  
à-dire que les Allemands nous rejoindraient peut-être dans les  
heures qui suivraient...

Franciszek lâcha un juron.

– Et que le général Daille, reprit Jan, avec le 45<sup>e</sup> corps, atten-  
dait l'accord des autorités helvétiques pour passer la frontière...

– Et Prugar-Ketling est d'accord ? s'insurgea Franciszek. Nous  
ne sommes pas venus ici pour aller moisir en Suisse !

– Il n’est pas enchanté, non ! Mais il doit penser à ses hommes. Il n’a pas le droit de les sacrifier pour rien.

Jan eut un geste d’impuissance. Effectivement, on ne pouvait rien faire. L’artillerie ennemie avançait à pas de géant. On sentait le souffle des déflagrations rattraper les fuyards à mesure que le soleil déclinait.

– S’ils arrivent, nous n’aurons pas le choix. Ce sera soit la frontière, soit le massacre. Nous sommes pris en tenaille, et la seule fuite possible est par le Doubs. Nous ne pouvons plus nous diriger vers le sud maintenant.

Ils contournèrent une voiture en panne. Plus d’essence. Des cris montaient de l’intérieur de la berline et une voix forte intima l’ordre de sortir et de pousser. Deux dames en habits de ville en sortirent et se mirent à piailler. Mais la voix tonna plus fort et la voiture noire s’ébranla lentement. La scène apporta un instant de distraction dans les rangs. Un vieil homme fit un commentaire et se mit à rire. Par contagion, tous les témoins présents se tinrent bientôt les côtes, laissant crever un trop-plein d’angoisse accumulé depuis des jours.

Stanislaw n’avait rien dit. Il marchait en silence, observant le troupeau de civils se ruer vers les rives du Doubs, au-delà de la haute plaine, dont les extrémités plongeaient dans des corniches abruptes. Un panneau annonça Trévillers.



ans  
pèr  
ava  
la f

hie  
inu  
enc  
cat  
d'a  
ava  
ne  
pet  
gra  
au

ava  
ses  
tra:  
dis  
voi  
ou

mij  
tôt  
pas  
mc

## Chapitre 2

Ça commençait à faire beaucoup de morts, même à cinquante ans. Mes grands-parents étaient maintenant tous décédés, mon père était parti quelques années auparavant, un de mes oncles avait péri dans la force de l'âge, ma mère n'allait pas bien. Bref, la famille se démembrait, la Faucheuse fauchait.

Ma sœur Denise m'avait téléphoné. « Grand-mère est morte hier matin », m'avait-elle dit. Sans souffrir, sans perdre de temps inutile, d'un coup d'un seul. Une heure plus tôt elle vaquait encore à sa cuisine, humant avec gourmandise le fumet d'un cabri aux olives qui aurait réveillé un bataillon de hussards. C'est d'ailleurs l'odeur de civet brûlé s'échappant de la fenêtre qui avait intrigué Nathalie, ma cousine. Oublier un plat sur le feu ne ressemblait pas à mon aïeule. Elle s'était précipitée dans le petit appartement, avait monté quatre à quatre les escaliers. Ma grand-mère gisait devant la vieille cuisinière, un large sourire aux lèvres, pas mécontente d'avoir enfin tiré sa révérence.

Elle avait nonante et un ans, avait vécu la deuxième guerre, avait perdu son mari, ses deux frères, deux fils et presque toutes ses connaissances. Elle menait depuis plus de vingt ans une vie tranquille, ronronnante, sans gros problème de santé. Mais elle disait souvent à Nathalie qu'elle partirait bien volontiers là-haut, voir si tout ce qu'on en dit est vrai. Les années consolident la foi ou la lézardent. C'est selon.

On était le 4 septembre. Il faisait très doux ce soir-là. Le ragoût mijotait dans son jus quand Blanche comprit qu'elle aurait bientôt une réponse au sujet du ciel. D'après le médecin, tout s'était passé très vite. Elle s'était affalée, la fin avait été immédiate. Une mort idéale, en somme.